

On ne pleure pas au pays

MAX LOBE

Ah la cérémonie funéraire peut enfin commencer!

Cela fait deux semaines que papa est mort. Et, en attendant de rassembler tous les membres de la famille vivant à l'étranger, son corps a été gentiment coffré dans la morgue de l'hôpital La Quintini de Douala.

Il faut réunir en tout près d'une douzaine de personnes. Ses enfants biologiques et ses enfants adoptifs doivent rentrer de plusieurs pays: du Nigéria, de la Côte d'Ivoire, de la France et surtout de la Suisse où moi, seul garçon de la fratrie, je vis.

Je me souviens avec exactitude du jour où la nouvelle de la mort de papa m'a été annoncée. Je venais de terminer un excellent cours d'économie publique où la professeure, ouvertement ancrée à gauche, nous racontait les avantages de l'investissement public pour la lutte contre le manque d'emploi. J'avais alors la tête inondée d'idées. Je me disais que j'allais bientôt retourner dans ce Cameroun gangrené par l'inactivité et investir massivement un argent prêté je ne sais dans quels fonds monétaires internationaux ou quelles banques mondiales afin de relancer l'économie et venir à bout de ce chômage des jeunes. Oh la théorie!

En pleine méditation de mes grandes ambitions de révolution économique, une de mes sœurs m'a appelé:

- Allô! Nicole? ça va?
- Calme-toi. Calme-toi et puis je te dis.
- Que se passe-t-il?
- Je dis de te calmer.

J'ai entendu, en fond sonore, des cris et des lamentations. Les pleureuses étaient à l'œuvre. Mauvais signe. Mon cœur s'est mis à battre la chamade. Je transpirais.

- Ton père est mort, Nicole me dit.

Je me suis senti figé. Glacé. Je me sens encore glacé quand j'y pense.

Cela fait un peu plus de dix ans que je suis parti pour l'Europe. Depuis lors, je n'ai pas revu mon père. Je ne le reverrai plus.

Je fais partie de ceux qui s'en vont et qui ne pensent pas retourner au pays. Non, même pas pour de simples vacances. Il y a toujours une raison: le billet d'avion coûte trop cher; la famille qu'on va retrouver là-bas nous fera les poches; partir pour seulement une ou deux semaines? C'est trop peu! J'ai même entendu une fois qu'on craignait pour sa vie, car les risques de crashes aériens pour les vols en direction d'Afrique étaient trop élevés. Mais la palme d'or des excuses revenait à mon ami Samba. Pour lui, il ne peut pas partir en vacances dans son propre pays parce qu'il y fait tout simplement trop chaud!

Pour ma part, c'est surtout pour des raisons financières que je n'y suis pas retourné. Il est vrai que j'aurais pu demander à mes parents de m'envoyer un peu d'argent pour payer mon billet d'avion; je voulais faire le grand garçon. Je voulais m'en sortir par mes propres moyens. Mais depuis dix ans, je n'ai toujours pas de situation stable en Suisse. Après avoir réussi avec brio trois licences, en droit international, en histoire et en sociologie, je suis maintenant un deuxième Master en politique après le précédent conclu en management. Dix ans à espérer que la loi ici changera et que cela me permettra de trouver en toute légalité un emploi. Dix ans que le Parlement d'ici avance d'un pas et recule de cinq. Dix ans que j'attends d'annoncer un jour la bonne nouvelle d'un contrat d'embauche à mes parents. Dix ans aussi que j'attends de pouvoir trouver l'âme sœur et de me marier: c'est ce qu'a fait mon ami Samba, et depuis, il mène une vie peinarde avec sa petite Blanche.

Je n'ai pas un seul radis pour aller voir le corps de papa. Même pas une ancienne pièce jaune pour aller essuyer les larmes de maman, elle qui doit en ce moment avoir un si grand besoin de tendresse de la part de tous ses enfants. Comment vais-je aller dire au revoir à papa, lui baisser la main, lui acheter un cercueil qui vaille la peine, lui organiser une cérémonie funéraire en bonne et due forme avec boisson, nourriture, etc.?

Chez nous, les funérailles, plus que les mariages, les baptêmes ou la fête de circoncision, sont un événement. Un grand événement, surtout lorsqu'il s'agit des cérémonies mortuaires d'un quelqu'un, un vrai quelqu'un comme l'était papa.

Papa avait fait de brillantes études chez les demi-Blancs d'Algérie et du Maroc, puis une remarquable carrière de laborantin, puis de brasseur à l'International Beer of Cameroon, prestigieuse brasserie franco-belge située à Douala. Il en était même devenu directeur à la fabrication. L'ébriété avancée était l'état normal de papa. Son état de lucidité. Même au volant. Et lorsque maman s'en plaignait, il invoquait, entre deux

hoquets, des raisons professionnelles: «Qui a bu? Moi? Je ne bois jamais! Jamais de la vie! Je ne fais que goûter la bière que je fabrique.» Sauf que papa en goûtait un peu trop. Nul ne sait aujourd'hui si c'est la bière ou ses problèmes cardio-vasculaires ou les sorciers malfaiteurs ou même le Saint-Esprit qui ont provoqué son accident de route. Ce qui est sûr, c'est qu'il en est mort.

Il ne faut pas moins d'une semaine de bouffer-boire-danser pour honorer la mémoire d'un monsieur aussi viveur et aussi joyeux que papa. Minimum-minimum: une semaine. Et tenez-vous tranquilles: les indigènes au pays vous attendent sur ce genre de détails... Le père-défunt n'a-t-il pas envoyé certains de ses enfants dans les pays des Blancs? N'a-t-il pas construit une grande maison dans son village? Puis une autre en ville? Puis une autre encore dans la savane nord-camerounaise, près du parc Boubandjida, pour nourrir sa passion de chasseur-picoleur? N'a-t-il pas marié une de ses filles à un préfet de commune urbaine? Puis une autre à un Blanc aux cheveux aussi blonds que les poils de maïs de chez nous? Puis une autre encore à un homme d'affaires nigérian? N'a-t-il envoyé son fils unique à l'école du Blanc en Suisse? Et alors? C'est une famille riche! Oui, ils ont de l'argent! Ils sauront facilement relever le défi d'une semaine de bouffer-boire-danser. Pleurer aussi. Enfin, si on y parvient.

Pour la boisson, on n'a pas à s'inquiéter. Heureusement. Papa n'était-il pas directeur de fabrication pour l'International Beer of Cameroon? Les responsables de la firme ont promis à maman-veuve de s'occuper de tout ce qui est alcool. Ils lui ont promis que quiconque mettrait les pieds à ces cérémonies funéraires n'en repartirait que comme le père-défunt à ses heures de gloire et de lucidité, c'est-à-dire soûlaud.

Si le corps de papa dormait toujours dans un congélateur à la morgue de l'hôpital La Quintini, ce n'est pas seulement parce qu'il fallait rassembler tous ses enfants épars dans le monde. Mais c'était surtout parce qu'on m'attendait, moi. Je suis le fils unique. Du coup, rien ne peut commencer sans moi. Ma sœur Julie-Ginette, la Parisienne, est descendue quelques jours après l'annonce de la mort de papa. Et moi, il m'a fallu deux semaines pour rentrer au pays. J'ai refusé l'aide financière de maman. Elle a pourtant insisté. J'ai dit Niet. Je suis resté droit dans mes bottes et ai décliné l'offre. Je voulais et je devais faire le grand. Je ne vais quand même pas me faire payer le billet d'avion alors que je ne suis pas rentré au pays depuis dix ans.

Je me suis tourné vers les services sociaux de mon université pour leur demander de me venir en aide. Encore aujourd'hui, je cherche un mot qui puisse seoir à cet épisode, rien d'autre ne me vient à l'esprit que la honte. L'ané de la honte! Mais est-ce que la main qui quémande regarde la couleur de l'argent?

Sous présentation du certificat de décès que maman-veuve m'a scanné, ceux du service social de l'université m'ont octroyé une certaine somme d'argent. Ah de l'argent! Une somme, franchement importante pour le jeune étudiant que je suis. Cela m'a permis de m'acheter un billet d'avion; et pas question de voyager avec n'importe quelle compagnie! Swiss? Quoi? Rentrer au pays avec Air Maroc? Ethiopian Airlines? Turkish Airlines? Mais c'est une blague voyons! Limite Air France; c'est encore acceptable... Sinon ceux qui viendront vous chercher à l'aéroport refuseront de vous reconnaître et rebrousseront chemin sans vous adresser la parole. Le déshonneur! Or moi je voulais qu'on m'accueille fièrement, en fanfare, en bisoueries, en danses, en youyous, comme un digne fils du pays revenant de chez les Blancs.

Je me suis donc pris un billet Swiss. Et il me restait encore assez d'argent pour aller faire le beau garçon au pays. Oh le misérable parvenu! Je me suis acheté beaucoup de Louis-Vuitton-Versace-Benetton-Lacoste. J'ai aussi acheté des Nike-Adidas-Reebok. Et quelques montres. Que des contrefaçons, bien sûr. Mais qui osera un seul instant douter de mes fringues? N'est-ce pas que je rentre de Suisse? Vu la foule que les funérailles de papa vont drainer, franchement, il est de la plus haute importance de se distinguer clairement des autres. On ne va pas mettre dans la même casserole des morceaux d'igname et de manioc. Je dois me distinguer de ceux qui vivent là sur place, de ces malheureux petits indigènes qui croupissent sous le chaud soleil des tropiques et cohabitent bon gré mal gré avec d'éternelles et impitoyables guérillas de moustiques armés jusqu'aux dents. Il faut, dans ce genre d'événement, qu'on voie qui est qui. Qui vient de Mbeng et qui vit au pays.

Dans mon immense générosité, j'ai également pris quelques cadeaux et pensées, made in China, tout-à-un-franc, pour les petits indigènes de là-bas. Ils en seront très ravis et me biseront la main, louant ma bonté.

Je ne peux pas dire que seul le service social m'a donné de l'argent. Ce n'est pas vrai. J'ai aussi reçu des sous de la part d'amis africains qui comprenaient par quoi je passais. Surtout mon pote Samba. Il a été très généreux avec moi. Et mes amis suisses ou européens!... Tout ce qu'ils ont su me dire, c'est: «Euh... je suis toujours là, si tu as besoin de parler. Je partage ta peine.» Quoi? Parler? Ils sont là si j'ai besoin de parler? La rigolade! Moi j'ai besoin d'argent et eux me proposent de parler? O.K. Ils disent qu'ils partagent ma douleur. Très bien! Mais est-ce que je leur ai demandé de partager ma peine? Après tout, c'est mon père qui est décédé et pas le leur. Ce que je leur demandais, c'était de l'argent...

«Euh... si tu as besoin de parler euh... je suis toujours là.»

Découvrez la suite de cette nouvelle sur www.chlitterature.ch

bio

Né en 1986 à Douala, au Cameroun, Max Lobe vit en Suisse depuis dix ans. Il a suivi des études

de communication et journalisme à Lugano, puis de management à Lausanne. Il vit aujourd'hui à Genève et se consacre à l'écriture.

Auteur de trois romans reconnaissables par leur langue tissée d'expressions camerounaises, il se dit inspiré par la littérature et les contes africains, qui l'ont bercé, mais aussi par les textes de C.F. Ramuz.

Prix Roman des Romands l'an dernier, *39 rue de Berne* dépeint la vie des immigrés clandestins dans la fameuse rue genevoise, où se croisent prostituées et dealers. Max Lobe y aborde les thèmes de l'émigration, de la traite des femmes ou de l'homosexualité noire avec finesse et humour.

Il tient un blog, «Les Cahiers bantous», où il publie régulièrement des nouvelles. Celle que nous proposons ici a été écrite pour l'occasion, et vous la trouverez dans son intégralité sur www.chlitterature.ch

APD



photo DR

biblio

La Trinité bantoue

Genève, Ed. Zoé, 2014.

39, rue de Berne

Prix Roman des Romands 2013-14, Genève, Ed. Zoé, 2012.

L'Enfant du miracle

Genève, Editions des Sauvages, 2011.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation Pittard de l'Andelyn, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.